

Jour d'été à Castiglione.

Une pique, ou plutôt une brûlure légère. La lame de soleil a glissé entre les persiennes mal jointes et touche ma joue. J'ouvre à demi les yeux. Un rayon s'est teinté de rouge, l'autre de bleu en traversant les carreaux épais de la fenêtre entrebâillée. Ils colorent le couvre-lit tricoté au crochet....

Je saute sur mes pieds ! Je pousse les volets. Devant moi la mer est lisse, vide, calme avec la montagne embrumée du Chenoua sur le côté..... Trop tard ! Les chalutiers sont sûrement déjà rentrés !... Je voulais les prendre en photo avec l'appareil reçu hier soir, pour mon anniversaire. Ma première photo... il fallait qu'elle soit unique, comme le début de quelque chose, avec mon bateau préféré « L'Astarté » en plein milieu.

Vu de ma fenêtre ce matin est parfait, sans le livreur de barres de glace qui gâche mon boulevard lorsqu'il s'assied sur la balustrade pour fumer sa cigarette; sans la vieille femme qui prend son bain de bonne heure et enfonce ses grands pieds dans mon sable tout frais de la nuit. Il n'y a personne sauf le signe léger d'un petit nuage dans le ciel. Mais cela ne durera pas !

Je me détourne de la mer. En face de mon lit haut sur pattes, sur la cheminée où je n'ai jamais vu la moindre flambée, une petite statue de Jeanne d'Arc en plâtre brandit un étendard. Je ne sais pas ce qu'elle fait là. Je crois que ma grand-mère ne le sait pas non plus. Cette statue je l'aime bien le matin, mais pas au début de l'après-midi. D'ailleurs je n'aime rien à l'heure de la sieste, lorsqu'il fait tellement chaud dans la maison silencieuse, ni le soir dans les ombres de la chambre mal éclairée.

Finalement à Casti tout va bien le matin !...

Le roucoulement frais des tourterelles dans la volière, la pompe qui grince, le bord du seau qui heurte le bord du bassin et les rasades d'eau jetées sur les dalles de terre cuite. Au bout du couloir sombre on entre dans une lumière verte d'aquarium. Le jour y est filtré par les feuilles épaisses de la tonnelle qui couvre la grande cour et l'allée qui conduit à la mer. Ainsi, au dessus de nos têtes, la vigne, dont le poids des grappes atteint parfois le kilo, prépare la vendange gourmande de septembre. Elle nous donne en abondance le dessert des tablées familiales, les grains de raisin dont on se régale au passage, elle fait l'émerveillement des visiteurs et la fierté de mon grand-père qui taille et sulfate pourtant au hasard.

Comme chaque matin mon petit déjeuner m'attend sur la table de bois repeinte vingt fois. La maison vit et respire ! Ma grand-mère y règne de janvier à décembre, levée dès

quatre heures du matin, ou à peine plus tard, selon la saison, pour se mettre en cuisine. Elle est là, lourde et lente sur ses grosses jambes douloureuses. Tant qu'elle sera là les oranges macèreront dans le vin qui attendra quarante jours d'être mis en bouteilles, les oreillettes frétilleront dans l'huile bouillante, la mouna sera pétrie en son temps et lèvera sous ses chiffons de laine. Tant qu'elle sera là, les terrines et les confitures s'aligneront sur les étagères et le mérrou endimanché sera servi aux invités sur son napperon brodé. Oui ! Aussi longtemps qu'elle sera là, la petite cloche de l'entrée carillonnera pour annoncer l'ami ou le voisin qui ne repartira pas sans un pot de ceci ou de cela.

Autrefois, dans le Sersou, Marie était délicate et agile. Elle défendit sa ferme avec son fusil et mena la moissonneuse pendant que son mari était à la guerre dans les Dardanelles. C'était il y a longtemps. C'était une autre vie. Elle n'en parle jamais. Ce sont les autres qui racontent. En 1920, le typhus fit d'elle cette femme obèse qui ne se résout toujours pas à demander de l'aide et n'encombre pas les autres de ses malheurs et de ses peurs. *Elle doit bien en avoir !* Les petits-enfants n'en savent rien ! Ils n'y pensent pas mais, par mimétisme sans doute, ils essaient de se tenir à niveau lorsqu'ils sont chez elle. Nous soignons discrètement nos plaies et nos bosses, sans nous plaindre. Cela ne se fait pas, même si ce n'est écrit nulle part. Sous son regard noisette, qui n'est pas tendre, nous apprenons les rudes leçons de la liberté qu'elle ne nous mesure pas.

Le café au lait avalé j'enfile mes sandales en plastique qui protègent des oursins et, la bouée autour de la taille, il me reste à traverser la rue, le boulevard, la large plage qui est tiède le matin, brûlante à midi. Je rejoins les autres. Nous crions en nous jetant dans la mer. Nous formons des équipes pour nager, plonger, traquer les poulpes au fond des trous creusés dans les mats, ces roches plates qui, pourtant loin du rivage, affleurent à la surface de l'eau, jusqu'à ce que mon grand-père nous fasse signe du haut du boulevard. Il faut rentrer sans délai. La porte du jardin à peine ouverte nous recevons le jet d'eau froide du tuyau d'arrosage qui nous fait hurler de rire et de colère, car il ne ménage pas nos coups de soleil.

C'est notre boulevard !... Nous n'aimons pas l'intrusion des adultes. Qu'il s'agisse des pêcheurs faisant sécher leurs filets sur des centaines de mètres et qui nous privent de notre piste de patinage, ou des familles qui vont et viennent en fin d'après-midi, pour prendre le frais... « *et se montrer !* », disent les mauvaises langues. Qu'il s'agisse des amoureux que l'aîné de notre petite bande imite, en baissant les paupières et en grattant une mandoline imaginaire, pour se moquer de leurs « *regards de merlans frits* »

Le soir tombe vite derrière nos fenêtres, sur le grand trou sombre de la mer. Fatigués, maussades et silencieux nous pensons à nos parents qui sont à Alger, sans nous, dans l'appartement qui domine la ville. Tout d'un coup les lumières et les navires éclairés qui entrent dans la baie nous manquent. Jeanne d'Arc me semble si triste mais je ne pleure pas.

On ne pleurait pas chez nos grands-parents même si personne, jamais, ne nous l'avait interdit.

Evelyne Joyaux-Bredy